

sion, ne peuvent servir d'assises à une politique saine et durable destinée à éviter la catastrophe nucléaire. En temps de crise, un adversaire effarouché est avant tout un adversaire très dangereux. Les inconditionnels de la dissuasion oublient de prendre en compte le pouvoir corrosif—et explosif—de la crainte.

La crainte est le principal ingrédient de toute attaque "préemptive", et une telle attaque est beaucoup plus plausible qu'on n'est généralement disposé à l'admettre. Il est à peu près certain que ni l'une ni l'autre superpuissance n'envisage sérieusement de lancer une attaque-éclair. Toutefois, chaque camp est convaincu que l'autre déploie de nouvelles armes de première frappe—des armes dont il craint qu'elles pourraient compromettre la "surviabilité" de son propre potentiel de riposte. Chacun a peur que l'autre recherche la supériorité anti-forces, c'est-à-dire la capacité de détruire l'infrastructure nucléaire (les missiles, les bombardiers, les centres de contrôle, les réseaux de communication, et le reste) de la puissance rivale. Par conséquent, non seulement les deux camps s'efforcent de conjurer cette éventualité en modernisant leur propre arsenal offensif, mais encore ils envisagent tous deux de lancer une attaque "préemptive" si jamais une guerre paraît imminente et inévitable. Même si l'on répète volontiers qu'une guerre nucléaire ne connaîtrait aucun vainqueur, beaucoup de planificateurs militaires, tant à Washington qu'à Moscou, jugent qu'il est préférable de frapper les premiers.<sup>18</sup> Aux États-Unis, la Marine et l'Aviation font pression afin que l'attaque "préemptive" soit adoptée comme mesure possible dans le répertoire des doctrines américaines.<sup>19</sup> Les stratégies militaires axées sur une première frappe sont prises très au sérieux—et l'IDS les fera paraître encore plus plausibles aux yeux des planificateurs soviétiques. Pour reprendre les paroles de Thomas Powers, commentateur averti des stratégies nucléaires, "inexorablement, la crainte de la guerre est supplantée par la crainte d'être pris au dépourvu".<sup>20</sup>

Les facteurs susmentionnés nous rappellent à quel point cette fixation sur la dissuasion, c'est-à-dire la menace, est *déstabilisatrice*. La prétendue stabilité de la dissuasion est constamment remise en question par le dynamisme d'une technologie débridée qui donne naissance à des armes toujours plus meurtrières. En mettant de telles armes au point, chaque camp croît adopter une attitude défensive, en vue d'empêcher une attaque, mais l'adversaire verra plutôt dans ces déploiements la preuve d'intentions agressives. Lorsque, suivant l'exemple de Washington, l'Union soviétique a mis au point ses propres missiles à ogives multiples (MIRV), elle les a installés sur des fusées beaucoup plus puissantes qui ont suscité aux États-Unis la crainte d'une pre-

mière frappe contre les missiles américains basés au sol (le fameux "créneau de vulnérabilité"). De nos jours, avec les progrès enregistrés dans la précision de tir des missiles, on commence à craindre les frappes "désarmantes" (ou incapacitantes)—c'est-à-dire les attaques lancées contre les centres de commandement et de contrôle (le centre nerveux du système). Étant donné que les stratèges des deux camps envisagent toujours le pire, ils ne manquent jamais de preuves pour justifier leurs inquiétudes et tirer des conclusions alarmantes.

Prenons un exemple : Les États-Unis ont justifié le déploiement des missiles Pershing II en Allemagne fédérale en affirmant publiquement qu'ils répliquaient ainsi à la mise en service des SS-20 soviétiques. Mais il est clair que ces nouveaux missiles américains, ultra-précis, étaient surtout appréciés pour leur capacité d'atteindre les centres de commandement soviétiques. Comme l'a signalé en 1983 une revue spécialisée possédant de bonnes sources au Pentagone, grâce à leur portée, ces missiles peuvent frapper Moscou depuis l'Allemagne; il suffirait d'un nombre relativement faible de Pershing pour anéantir les centres C<sup>2</sup> (commandement et contrôle) et réduire à l'impuissance le gros des missiles ICBM soviétiques de première frappe *et de riposte*. Un dignitaire haut placé dans le gouvernement Reagan a confirmé que les Pershing II pourraient s'avérer très efficaces pour détruire les installations C<sup>2</sup> soviétiques.<sup>21</sup> Face à ces déploiements, Moscou a installé de nouveaux missiles en Allemagne de l'Est et en Tchécoslovaquie, exerçant ainsi de nouvelles pressions sur les forces de l'OTAN. Bien entendu, tous ces déploiements de nouveaux missiles étaient destinés à "renforcer la dissuasion".

En théorie, les menaces dissuasives doivent dissuader les "agresseurs éventuels". Pourtant, il y a tout lieu de croire que la plus grave menace de guerre proviendrait non pas d'une agression délibérée, mais plutôt d'une crise internationale ayant échappé à toute maîtrise. Le principal danger est une guerre accidentelle qui résulterait d'un mauvais calcul, ou de démarches diplomatiques bâclées, ou de la panique et de la confusion, ou encore d'une action irréfléchie accomplie hâtivement sous l'effet de la pression. Les crises sont généralement issues d'un accroissement des tensions politiques; or, les tensions et la méfiance rendent une crise encore plus difficile à résoudre. C'est ce qu'a fait remarquer un historien militaire distingué, B. H. Liddell Hart : "Lorsque les relations sont tendues, tout acte inconsidéré d'un camp risque bien vite de provoquer une réaction précipitée de l'autre; du coup, ni l'un ni l'autre ne veulent reculer de crainte de perdre la face. C'est souvent ainsi que commencent les guerres, plutôt que par suite d'une agression délibé-